

Les sentiments éleyés sont fort utiles; ils permettent les actions basses. Défiez-vous toujours d'un homme qui aime la vertu : il y a tout à parier que c'est un amour malheureux!

Laissant de côté une multitude de petits vices plus ou moins recommandables, nous en viendrons au plus important, au seul enfin devant qui s'effacent tous les autres; *l'adultère!* Et d'abord, qui me dira s'il est un bienfait ou un fléau? L'adultère est-il la plaie ou le remède de la société? Ce n'est pas à nous qu'il convient de trancher cette question, c'est aux dames seulement qui savent à quoi s'en tenir sur elle.

Un homme marié ne commet pas précisément un adultère, ce n'est qu'une infidélité.

Celui qui a eu pour maîtresse une femme mariée, est un niais ou un philosophe s'il se marie.

Il y a des femmes vertueuses; qui ne voudraient pas, *pour tout au monde*, tromper leur mari sans une cause bien légitime. Voilà qu'un jour elles ont trouvé une cause plus que suffisante: à peine si elle aurait dû passer pour un prétexte.

On a mille manières d'endormir les soupçons, ou comme on dit, d'*enfoncer* un mari: ou l'on devient froide, et alors il dit à l'amant lui-même: Il n'y a pas moyen d'émouvoir ma femme, elle est trop froide; ou bien on l'accable de caresses, et il dit à l'amant lui-même: Il n'y a pas

moyen de séduire ma femme; elle m'aime trop.

D'autres fois, on confie à l'époux toutes les déclarations que l'on reçoit; les deux moitiés en rient avec une malice délicate; que de plaisanteries charmantes sur les prétentions des sots! C'est un feu roulant d'esprit et d'épigrammes; un mois après, vous lisez dans le journal un duel à mort entre le mari et un jeune homme de qui madame n'avait jamais dit avoir reçu une déclaration.

C'est presque toujours le mari qui présente l'amant, et ce n'est que par égard pour lui que l'on consent à le recevoir.

On a été jeune, on a eu des maîtresses, et l'on a plus d'une fois empiété sur les possessions du voisin, de l'ami, ou du maître; on s'est rendu complice de ces tours qu'on n'oublie jamais; on a serré la main, pressé le pied d'une jeune personne, en présence de père et mère, on a même ravi un baiser, et tout cela de part et d'autre avec un sang-froid immobile. Eh bien! on se marie; comme certaines gens on n'a rien appris, mais on a tout oublié. Ce qui abusa pères, mères et maris, nous abuse, et nous disons à qui veut bien l'entendre: « Écoutez: vous me connaissez, je ne suis pas plus niais qu'un autre, « j'ai passé par bien des aventures, enfin, je connais les femmes; mais la mienne, voyez-vous! « ah! la mienne! en vérité, j'ai plus de bon-

« heur que je n'en méritais ; il n'y avait qu'une
« femme comme la mienne, je l'ai trouvée ! je
« suis le seul de tous mes amis... car pour les
« autres... » Vous savez pourtant le sort de tous
nos amis.

Les grisettes prennent pour amant l'homme
qui leur plaît ; les dames comme il faut celui qui
plaît aux autres.

Il y a quelque chose qu'un homme méprise
plus que la femme qu'il a possédée : c'est celle
qu'il n'a pu avoir.

Plus une femme donne de gages d'amour, et
plus on doute d'elle.

Il faut maintenant à une femme, pour être
vertueuse, autant de force qu'il en fallait à Ni-
non pour être galante. Une femme vertueuse,
c'est un esprit fort : celle-là est capable de tout,
même d'un crime ; c'est à se mettre à genoux
devant.

On ne croit plus aux femmes, elles chez qui
la vérité possède encore le seul asile qui lui reste.
L'homme qui n'a plus de foi en elles est malheu-
reux comme l'athée ; il n'a ni Dieu, ni espé-
rance.

De tous les êtres créés, la femme est celui qui
a le moins d'égoïsme : elle n'en a plus quand elle
aime ; son *moi*, c'est *lui*.

En général elles sacrifient l'honneur à la va-
nité. La seule personne à qui une femme veuille

cacher qu'elle a un amant, c'est son mari ! et
de mémoire d'homme on ne trouve pas que le
public ait trahi le secret. Cependant je connais
une dame qui ne tient qu'à une chose, c'est que
son mari le sache.

Et vous qui, déplorant seul une coquetterie pré-
coce, suivez des yeux et des pas les discours, les
gestes et jusques aux lèvres des jeunes gens qui
environnent votre fille, n'accusez que vous de vos
tourments et de vos craintes. A quoi bon ces leçons
de vanité ? Pourquoi lui donner des arts d'agré-
ment ? Elle n'aura pas de dot ! qu'elle apprenne
le ménage et à ravauder vos bas ! Pourquoi cette
jouissance paternelle, quand la flatterie ou l'en-
vie de faire de l'esprit érigeaient en création
accomplie votre création assez vulgaire ? Pour-
quoi ces lectures d'aventures scabreuses où l'in-
décence est voilée avec tant d'adresse que l'au-
diteur n'a pas même le plaisir de la deviner ?
Pourquoi ces bons mots sur les maris, mari
vous-même ? Pensez-vous que l'on puisse impuné-
ment couler dans une oreille chaste ces maxi-
mes dangereuses, palpitantes sous une poésie en-
chanteresse ? Il n'y a pas de danger, dites-vous ;
voyez, à peine m'accorde-t-elle, quand je lis,
la plus légère attention ? Elle regarde une fleur
qu'elle tient à la main, ou un jeune homme. —
C'est vrai... — Elle ne rougit pas !... — Insensé !
est-ce qu'une femme rougit ? autrefois elle ne

rougissait pas en vous entendant ; elle ne comprenait rien : aujourd'hui elle ne rougit pas ; elle comprend tout. La transition fut rapide ; elle échappa à votre pénétration : un demi-mot, un sourire, un regard d'homme, innocent peut-être, lui ont tout appris : on ne parle que d'amour chez vous ; on ne chante que l'amour ; on ne fait que l'amour : elle fera l'amour. Vous avez entrepris son éducation ; un autre l'achève. La nature donne aux petites filles les meilleures dispositions : vous l'avez instruite en théorie ; un autre se chargera de la pratique. Il faut bien qu'elle ait un amant, puisque vous en avez octroyé à toutes vos héroïnes.

On m'objectera sans doute que ces mœurs n'appartiennent pas à toutes les espèces de société : il est vrai que je vois plusieurs sortes de société : quant aux mœurs, je n'en connais pas d'autres.

J. LESGUILLON.



RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.



NOTE DE L'ÉDITEUR.



M. de Lamartine est parti pour l'Orient; avant de quitter la France, il a bien voulu nous laisser un nouveau témoignage de son affectueuse amitié pour nous. Nous sommes trop flatté, trop fier d'un pareil souvenir, pour ne pas reproduire ici la lettre dont le chantre des *Méditations* a accompagné son Épître.

« Mon cher Ladvocat, je me croyais quitte,
« mais puisque vous désirez encore une marque
« de sympathie bien sincère chez moi pour vos
« malheurs, voici quelques nouveaux vers faits
« ces jours-ci à votre intention. C'est une Épître
« familière à Walter Scott, en réponse à ses
« adieux à ses lecteurs.

« Mandez-moi quand et comment vous voulez

« que je vous l'envoie pour vous épargner les
« frais.

« Cela a environ quatre cents vers. Faites-
« m'en, je vous prie, tirer quelques exemplaires
« séparément pour les envoyer à Walter Scott
« lui-même. Mille amitiés.

« LAMARTINE.

« Saint-Point près Mâcon, 6 mai 1832. »

Les adieux de Walter Scott qui ont servi de
texte aux inspirations de M. de Lamartine, inspi-
rations que la modestie seule de l'auteur a pu
revêtir du titre d'*Épître familière*; ces adieux
sont à la fois courts et touchants; nos lecteurs
nous permettront, sans doute, de leur présen-
ter une traduction exacte de ce morceau qui
devient, pour ainsi dire, le préambule indispen-
sable, la préface naturelle de la réponse au ro-
mancier anglais.

Au poème que M. de Lamartine a composé
pour nous, nous croyons aussi devoir joindre
les adieux adressés par lui à l'académie de Mar-
seille; certain que nous sommes, que nos lec-
teurs nous sauront d'autant plus de gré d'avoir
réuni ces deux chefs-d'œuvre dans le livre des
Cent-et-Un, que ce sont les derniers accents que
le barde aura fait entendre, pour bien long-temps
peut-être, sur les côtes de France.



ADIEUX

DE SIR WALTER SCOTT A SES LECTEURS.



Abbstfort, septembre 1831.

« Voici probablement les derniers contes que
« l'auteur soumettra au jugement du public. Ses
« lecteurs le savent; il est sur le point de s'em-
« barquer pour des côtes étrangères. Le roi son
« maître a bien voulu désigner le navire qui doit
« le déposer en des climats lointains. Là, l'au-
« teur de *Waverley* rétablira sa santé chance-
« lante, puis il reviendra dans son pays natal
« pour y achever doucement ses jours. En se li-
« vrant aujourd'hui à ses travaux ordinaires, le
« vase, suivant l'expression pittoresque de l'Écri-
« ture, se fût peut-être, hélas! brisé à la fon-
« taine. L'homme à qui fut départie une large
« part du bien le plus précieux ici-bas, doit-il